

128. E. 47.

LE  
**TAMBOUR DE LOGRONO,**  
OU  
**JEUNESSE ET VALEUR,**  
**TABLEAU HISTORIQUE EN UN ACTE,**

MÊLÉ DE COUPLETS,

PAR MM. ADOLPHE C\*\*\* ET GOMBAULT.

Représenté par les jeunes Acteurs du théâtre de M. COMTE,  
dans les appartemens de S. A. R. Madame la duchesse de  
BERRI, en présence de la Famille royale, le 30 décembre 1823.

Prix : 60 c.



PARIS,

CHEZ M<sup>re</sup> HUET, LIBRAIRE - ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,  
Rue de Rohan, n. 21.

1824.

131916-B

---

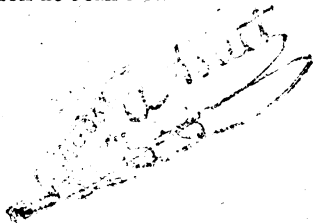
**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

**JEAN-LOUIS**, cultivateur bordelais, ancien  
militaire. . . . . **ALFRED.**  
**ANTOINE**, } ses fils. . . . . { **FRANCIS.**  
**BASTIEN**, } } **ERNEST.**  
**THÉRÈSE**, nièce de Jean-Louis. . . . : **MICHELOT.**  
**GRÉGOIRE**, jardinier. . . . . **HYACINTE.**  
Villageois, Villageoises.

*( La scène se passe dans un village entre Angoulême et  
Bordeaux. )*

*( Le théâtre représente un site villageois, et sur la gauche des  
spectateurs, la maison de Jean-Louis. )*



LE  
TAMBOUR DE LOGRONO,

OU  
JEUNESSE ET VALEUR,

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN-LOUIS, *seul auprès d'une table sur laquelle sont plusieurs journaux.*

Que j'aime à relire ces journaux qui me rappellent les glorieux faits d'armes de l'armée française en Espagne, et la conduite de mon fils, de mon cher Antoine! j'aime surtout ce bulletin concernant l'affaire de Logrono.

(Il lit.) DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE du 21 avril.

« L'avant-garde a rencontré l'ennemi, le 18, à Logrono, « défendu par 900 hommes, et après un engagement assez « vif, la ville a été emportée, le général a été pris avec 200 « hommes, un drapeau, des armes et des bagages. Un jeune « tambour, nommé Antoine, par un trait de courage éton- « nant, est entré le premier dans la ville, et en a ouvert les « portes à l'armée française. »

Mille grenades! pourquoi n'étais-je pas là? Ah! pourquoi, pourquoi! (*Il frappe sur sa jambe avec sa canne.*), en voilà la cause. Il semble que parce qu'on a une jambe de bois, on ne puisse plus faire de service. C'est au pont de la Drôme que je l'ai perdue, cette jambe; j'y combattais sous les ordres de cet illustre fils de France qui vient de rendre un monarque à ses sujets, et la paix à l'Europe.

*Air du vaudeville de Turenne.*

Rien ne résiste à sa vaillance :  
Grand capitaine et père des soldats,  
Il sait montrer une égale prudence  
Dans les conseils comme dans les combats. (*bis.*)  
Enfin, telle est sa renommée,  
Qu'en l'admirant, jeunes et vieux guerriers,  
L'ont proclamé, tous couverts de lauriers,  
Premier grenadier de l'armée. (*ter.*)

Mais, mon cher fils, quand le reverrai-je ? quand pourrai-je contempler ce signe de l'honneur, dont il a été décoré sur le champ de bataille ?

## SCÈNE II.

JEAN-LOUIS, THÉRÈSE.

THÉRÈSE accourant.

Mon oncle, mon oncle, voici une lettre d'Antoine.

JEAN-LOUIS.

Serait-il possible ! (*Il prend la lettre.*) Justement, c'est bien son écriture. (*Il lit.*)

• Mon cher père,

• Le temps me presse, je n'ai que celui de vous dire qu'une permission vient de m'être accordée ; bientôt je serai dans vos bras.

• ANTOINE. »

THÉRÈSE.

Il n'y a qu'à ça, mon père ?

JEAN-LOUIS, relisant.

Ah ! j'oubliais... il y a encore autre chose.

THÉRÈSE, vivement.

Quoi donc ?

JEAN-LOUIS.

J'embrasse ma cousine.

THÉRÈSE.

Que ça ?

JEAN-LOUIS.

Que veux-tu de plus ?

THÉRÈSE.

*Air du Piège.*

Mon cœur, qui le chérit toujours,  
Avait pensé que, durant son voyage,  
Y m' parlerait de nos amours  
Comme on parle de son courage.

JEAN-LOUIS.

A la gloire, un soldat français,  
Accordant toute sa tendresse,  
Jusqu'au jour où l'on fait la paix  
Ne connaît point d'autre maîtresse. (*bis.*)

THÉRÈSE.

C'est bien heureux que la guerre soit finie !

JEAN-LOUIS.

Ah ! je te vois venir ; un autre sentiment que l'amour que tu as pour moi te tourmente.

THÉRÈSE.

C'est vrai!

*Air : Restez, restez, troupe jolie.*

Orpheline dès mon enfance,  
 Pensant toujours à vos bienfaits,  
 Croyez que la reconnaissance  
 En moi ne s'éteindra jamais. (bis.)  
 Si de cette union prochaine  
 Mon cœur se montre si jaloux,  
 C'est pour qu'une nouvelle chaîne } (bis.)  
 M'attache encore plus à vous.

JEAN-LOUIS.

Oui, oui, je sais ce que tu veux dire, et je sais à mon tour  
 ce que je te dois, ma chère Thérèse.

*Air d'Aristippe.*

Il reviendra pour acquitter ma dette  
 Ce fils chéri qui t'aime autant que moi;  
 Alors ma joie en tout sera complète,  
 En te l' disant j'éprouve un doux émoi. (bis.)  
 Comme c'te fille qu'on appelle Antigone,  
 Dans le malheur tu sus guider mes pas,  
 Aussi, crois bien, aimable, douce et bonne,  
 Qu'à son retour je ne t'oublierai pas. (bis.)

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, GRÉGOIRE.

*(On entend chanter dans la coulisse, vive Henri-Quatre).*

JEAN-LOUIS.

Voici Grégoire le jardinier.

GRÉGOIRE arrive avec sa bêche, son râteau sur les épaules et son arrosoir à la main.

JEAN-LOUIS.

Toujours gai, toujours chantant.

GRÉGOIRE.

Toujours, père Jean-Louis, toujours. Avons-nous une bonne nouvelle aujourd'hui ?

JEAN-LOUIS.

Oh! je t'en réponds, va.

GRÉGOIRE se tâtant le gousset.

En ce cas-là, je vais boire.

JEAN-LOUIS.

Mais attends donc.

GRÉGOIRE..

Oh! ben oui; pendant ce temps-là, il en arriverait une autre.  
 Vive dieu! je vais toujours arroser celle-là.

JEAN-LOUIS.

Tu aimes donc bien le vin ?

GRÉGOIRE.

Mon amour pour le vin dérive de celui que j'ai pour mon prince.

JEAN-LOUIS.

Explique-nous ça, si tu peux.

GRÉGOIRE.

C'est facile.

*Air du vaudeville de la Partie carrée.*

Drès le matin, pour m'égayer, j' commence  
Par boire un coup à la santé du Roi ;  
J' sors, et je vois les gens d' ma connaissance  
Qui s'égayent tout comme moi.  
J' trinque avec eux aux vertus de c' bon père,  
A son cœur généreux, humain,  
Et cela fait qu' tout' la journée entière  
J'ons le verre à la main. (*bis.*)

JEAN-LOUIS.

Tu as comme ça toujours le nom du Roi à la bouche.

GRÉGOIRE.

Et dans le cœur ; c'est une vieille habitude, et, qui plus est, un besoin pour moi ; j' serions malade si je n' le chantions pas du matin au soir.

*Air : Ah ! qu'il est doux de vendanger.*

Quand je m' sentons, sur le midi,  
Tout las, tout engourdi,  
Souvent j' serions tenté, ma foi,  
De laisser là l'ouvrage,  
Mais j' crions : Viv' le Roi !  
Et je reprends courage.

Lorsque le chagrin, jarnigoi  
Veut me faire la loi,  
Afin de l' chasser loin de moi,  
J' n'ons besoin qu' d'un' parole :  
J' crions : Viv' le Roi !  
Et le chagrin s'envole.

J' n' bois qu' du vin du cru, morgué !  
Mais j' n'en suis pas moins gai.  
Et quand je le buvons chez moi,  
Auprès de ma compagne,  
A la santé du Roi,  
Je crois qu' c'est du Champagne.

JEAN-LOUIS.

C'est ça, mon vieux ; chante et bois du Champagne, car j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre, mon fils arrive.

GRÉGOIRE.

Pas possible!... la campagne est donc finie ?

JEAN-LOUIS.

Eh ! oui vraiment, mon ami, tout est rentré dans l'ordre ,  
Dieu merci !

GRÉGOIRE.

Vive les Français pour être expéditifs ! (*Il jette son chapeau en l'air.*) Oh ! eh ! oh ! eh !

JEAN-LOUIS.

Allons, ma chère Thérèse, mon bâton de vieillesse, donne moi ton bras ; allons faire un bout de toilette, et tout préparer pour recevoir dignement mon fils Antoine.

THÉRÈSE.

Je suis à vous, mon oncle.

JEAN-LOUIS.

Air : *Tra la la.*

Pour le recevoir, en ce jour  
Que le fifre et le tambour  
Unissent leurs joyeux sons  
A nos cris, à nos chansons.

Aux lauriers  
Des guerriers,  
Dans la fête  
Qui s'apprête,  
Marions, mes amis,  
L'immortelle avec le lis.

ENSEMBLE.

Aux lauriers  
Des guerriers, etc.  
(*Jean-Louis et Thérèse entrent.*)

#### SCÈNE IV.

GRÉGOIRE, seul.

Les voilà partis... quant à moi, ma toilette est faite et mes affaires aussi. Que j'aurons de plaisir à revoir le fils de Jean-Louis, ce bon Antoine ! il me tarde de l'embrasser. Il est heureux lui, il a bu du vin de Madère, d'Alicante, du Malaja, et puis bien d'autres dont je n' me rappelle pas le nom. Ça doit être délicieux le vin d'Espagne, et y m' semble que les santés doivent être vraiment meilleures avec. Quand il viendra, il faudra que j' li propose (*Il fait signe de trinquer.*) Mais chut!.. diable! oh ! non, on ne va pas chez le notaire du coin quand on en a.... (*Il désigne la Croix.*) Bah ! bah ! dans une pareille circonstance, un vrai militaire doit être au-dessus d' ça, surtout quand il s'agit de trinquer avec un ami, un frère, un frère de lait s'entend. Ainsi...

*Air : Corneille nous fait ses adieux.*

Jugeons un peu mieux de son cœur ;  
Quoiqu' fier d'une tell' récompense,  
D' lui j'obtiens cette faveur ;  
L' amitié n' connaît pas d' distance.

D' ailleurs il n'y a pas tant de différence entre nous.

*Suite de l'air.*

D' combattre il connaît l'art divin ;  
J' possède celui de bien boire,  
Et j' suis fidèle au marchand d' vin } (bis.)  
Autant qu'il l'est à la victoire.

C'est ça.

*Même air.*

Tout bien calculé , j' lui dirai :  
Antoine, permets que Grégoire,  
Sans s'arrêter , boive à son gré  
Avec un enfant de la gloire.  
S'il me r'fusait, je m'écritrais,  
Pour lever toutes les entraves,  
Buvons tous deux en bons Français,  
Buvons à la santé des braves.

Il boira à cette santé là, j'en suis sûr, plutôt trois fois qu'une,  
et chacun y trouvera son compte. J'aperçois Bastien ; je vais  
encore apprendre du nouveau.

## SCÈNE V.

GRÉGOIRE, BASTIEN.

BASTIEN, accourant.

Ah ! mon oher Grégoire, que je suis content ! Je suis content !...

GRÉGOIRE.

Je l' crois bien.

BASTIEN.

Mon père vient d'annoncer l'arrivée de mon frère Antoine,  
et déjà tout le village est en l'air, les hommes avec leurs fusils  
et les jeunes filles avec leurs fleurs.

*Air du vaudeville d'une Visite à Bedlam.*

Quel plaisir je vais avoir,  
Mon cher, dans ce jour prospère,  
Mon bon Antoine, mon frère,  
J'allons enfin le revoir ! (bis.)

GRÉGOIRE.

S'il faut boire à nos succès,  
S'il faut boire à la victoire,  
Ou s'il faut boire à la paix,  
Je n' veux pas cesser de boire.



( 9 )

BASTIEN.

Quel plaisir je vais avoir , etc.

GRÉGOIRE.

Quel plaisir je vais avoir ,  
Bastien , dans ce jour prospère !  
Ce bon Antoine , notre frère ,  
Nous allons donc le revoir .

ENSEMBLE.

( On entend les cris de vive Antoine , vive le Roi , et le bruit des  
sifres et tambours . )

BASTIEN.

Mais j'entends le cortège ; je te quitte pour aller au-devant  
de mon frère . ( Ils sortent précipitamment )

GRÉGOIRE , regardant dans la coulisse.

Oui , va , cours..... C'est ça..... les voilà..... Comme  
ils s'embrassent ! quelle joie pour tout le monde et quel hon-  
neur pour le paysl...

## SCÈNE VI.

GRÉGOIRE , JEAN-LOUIS , en habit d'invalides , BASTIEN ,  
THÉRÈSE , parée ; ANTOINE , dans les bras de son père et  
entouré de tous les villageois .

Air : Je suis le petit tambour .

CHOEUR .

Vive le petit tambour ,  
Cet enfant de la Victoire ,  
Qui revient couvert de gloire ,  
Célébrons tous son retour .

ANTOINE .

Ce jour a pour moi des charmes ;  
Je vous vois , je suis vainqueur ;  
Plus de crainte , plus d'alarmes ,  
Amis , venez sur mon cœur .

( Il embrasse Thérèse . )

JEAN-LOUIS .

Suite de l'air .

Sur toi c'te marque d'honneur  
D' plaisir fait couler mes larmes .

( Se retournant vers tout le monde en leur montrant la croix d'Antoine . )

V'là c' qu'on gagne à t'nir sa foi ,  
A bien défendre son Roi .

CHOEUR .

Vive le petit tambour ,  
Cet enfant de la Victoire ,  
Qui revient couvert de gloire ,  
Célébrons tous son retour .

JEAN-LOUIS.

Mon garçon, je ne saurais te dire combien je suis content de toi , de tes camarades.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Après une telle campagne,  
Chacun de vous devrait être cité,  
Car nous savons que de l'Espagne,  
Vous avez tous doublement mérité  
Par vos exploits, par votre humanité.  
N'importe quel fut votre grade,  
On vous a vu, je le soutiens,  
De notre armée égaler les doyens.  
Touche-là, mon jeune camarade :  
Les nouveaux valent les anciens.

( A ces 2 derniers vers il se découvre , comme dans la lithographie . )

GRÉGOIRE.

Maintenant, embrasse-moi , mon cher fils.

BASTIEN.

Moi aussi, mon frère.

THÉRESE.

Et moi, est-ce que tu ne m'embrasses pas encore une p'tite fois?

ANTOINE.

Mais si vraiment , et sans me faire prier.

GRÉGOIRE.

Est-ce qu'on n' va pas boire un coup , en signe de joie?

JEAN-LOUIS.

J'y ai pensé. (*A Bastien*). Bastien, approché-nous la table, et donne-nous des verres. (*On trinque et on boit. Jean-Louis portant un toast à son fils*). Vive Antoine!

TOUS.

Vive Antoine !

ANTOINE , avant de boire.

Ah ! mes amis, que de choses j'aurais à vous raconter!.... Je n'en finirais pas si je vous disais tout ce qui nous est arrivé en Espagne ! Figurez-vous que.....

JEAN-LOUIS , à Antoine.

Bois un coup , et dis-moi , avant tout , si les journaux ont dit la vérité en parlant de toi à l'affaire de Logrono?

ANTOINE.

Cela est vrai, mon père, c'était le 18 avril ; le souvenir de cette action est gravé là. (*Il montre son cœur*).

Air de la *Nina de la rue Vivienne*..

Nous avançons remplis d'ardeur ;  
Je me trouvais à l'avant-garde ,  
Et l'ennemi , qui nous en garde ,

Croit nous éгалer en valeur.

Dès qu'il entend

Pan , pan ,

Il riposte

Ferme à son poste ,

Mais , sans le redouter ,

Nous espérons le dérouter.

On bat la charge au même instant ;

L'ennemi rassemble son monde ;

Les fusils partent , l'airain gronde ,

Et le carnage au loin s'étend.

Obus , canon ,

Bom , Bom ,

Les dispersent ,

Et les renversent ;

Mais on est furieux

De ne pouvoir entrer chez eux.

Sur un mur qui nous arrêtaït ,

Avec mon tambour je m'élance ,

Et , toujours battant pour la France ,

D' l'aut' côté je descends d'un trait ;

Puis , sans mic-mac ,

Cric-crac ,

J'ouvre la porte

D'un' main forte ,

Et chacun , grâce à moi ,

Entre aux cris de vive le Roi!

V'là pourquoi , selon mon désir ,

De l'honneur j'eus la récompense ,

Qui sur mon cœur rest'ra , je pense ,

Jusques à mon dernier soupir.

} bis.

JEAN-LOUIS.

Que je suis heureux d'avoir un fils tel que toi ! et combien je me glorifie de voir récompenser en ta personne mes longs services ! Cependant , il faut l'avouer , il ne se passe pas de mois sans que nous éprouvions dans ce village , l'un des plus pauvres des environs de Bordeaux , les bienfaits de notre bon prince.

Air : *Il m'en souvient , long-temps ce jour.*

Lorsque la guerr' , par ses fureurs ,

A dévasté plus d'un' chaumière ,

C' bon Roi , sensible à nos malheurs ,

A pour nous la tendress' d'un père ;

Enfin , je n' pouvons oublier

Qu'avec un' grac' qui n' peut pas s' rendre ,

Il ne s'occup' que d'essuyer

Des pleurs qu'il n'a pas fait répandre.

THÉRÈSE

Convenez, mon oncle, que ce bon roi est bien secondé dans sa bienfaisance par ses deux augustes nièces. Nous avons eu le bonheur d'en posséder une ici tout près d'Angoulême, il y a quelques mois. Quelle fête ! quelle joie pour tout le monde ! chacun semblait dire en la voyant :

Air : *En amour comme en amitié.*

Sous les coups redoublés du sort  
Jamais on ne la vit s'abattre ;  
Elle se montra sans effort,  
Et FILLE de Thérèse, et FILLE d'Henri Quatre.  
Pour l'honneur du trône français,  
Toujours la même ardeur l'enflamme ;  
Ses ennemis ont éprouvé son âme,  
Et les malheureux ses bienfaits.

JEAN-LOUIS.

Et la mère du jeune Henri, c'est celle-là encore qui a du courage et qui est bonne.

ANTOINE.

Oh ! je vous en réponds.

Air du *Vaudeville de l'Actrice* (du Gymnase.)

Obliger est sa loi suprême,  
Mais son cœur est toujours discret,  
Et sa délicatesse extrême  
Sait doubler le prix du bienfait.  
Quoi qu'elle dise, ou qu'elle fasse,  
J'ai sur cela bien des témoins,  
A tout elle donne une grâce,  
Et n'en a pas une de moins. (*ter.*)

JEAN-LOUIS.

Vollà des portraits bien fidèles ; mais pour la fête de la paix, vous savez, mes amis, qu'il nous reste encore quelques préparatifs à faire à la commune, ainsi que pour célébrer le retour de mon fils.

GRÉGOIRE.

C'est bien dit, M. Jean-Louis, et vous nous voyez prêts à vous seconder.

JEAN-LOUIS.

En ce cas-là, suivez-moi donc tous ; comme maire de votre endroit, je dois veiller à ce qu'il ne manque rien. Attends-moi, mon fils ; je vais revenir. (*Il l'embrasse.*)

GRÉGOIRE.

Qu'il est heureux d'être père et maire !

JEAN-LOUIS.

Partons.

*Air du vaudeville des Blouses.*

Mes bons amis, sans tarder davantage,  
Pour signaler nos glorieux succès,  
Allons gaiement achever notre ouvrage,  
Et célébrer la fête de la paix.  
En ne voyant parmi nous que des frères,  
En bons Français oublions nos erreurs;  
Plus entre nous de sentimens contraires,  
Qu'un si beau jour unisse tous les cœurs.

CHOEUR.

Mes bons amis, sans tarder davantage, etc.

(Thérèse va pour suivre son père, Antoine la retient.)

SCÈNE VII.

ANTOINE, THÉRÈSE.

ANTOINE:

Mais reste donc, ma petite Thérèse; je n'ai pas encore eu le temps de te parler.

THÉRÈSE.

Je ne peux pas, je suis pressée.

ANTOINE.

Eh! pourquoi donc?

THÉRÈSE.

Parce que l'adjoint de la mairie mon parrain est allé pêcher une matelotte de goujons dans l'étang, et je le remplace par intérine.

ANTOINE (*Avec respect mettant la main à son schakos.*)

Oh! alors, s'il est allé pêcher une matelotte, respect au service; nous nous verrons après: dis à mon frère de venir me parler, si toutefois son devoir ne le retient pas encore à la mairie.

THÉRÈSE.

C'est bon, je lui dirai ça.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

ANTOINE. seul.

Ces braves gens comme ils me reçoivent? ils me reçoivent, moi tout seul, comme l'armée française était reçue en Espagne par les habitans de toutes les villes où nous passions. Aussitôt qu'on nous apercevait, nous entendions les tambours:

Air: *Au galop, vite et tôt.*

Rantanplan,  
Rantanplan,  
Rantanplan,  
Rantanplan,

Le rappel battait dans la ville ,  
A la file  
Soudain  
Les bourgeois , verre en main ,  
Venaient tous  
Au-devant de nous.  
Entrez , braves Français ,  
Vos logemens sont prêts ,  
Disait chaque habitant ,  
Le cœur libre et content.  
Rantanplan ,  
Rantanplan ,  
On célébrait gaiement  
Notre entrée ;  
Et l'âme enivrée ,  
On s' pressait ,  
S'embrassait ,  
On buvait ,  
On chantait ,  
Et partout on recommençait.

## SCÈNE IX.

ANTOINE, BASTIEN.

BASTIEN.

Grégoire m'a dit que tu me demandais , mon frère.

ANTOINE.

Oui, certainement : je voulais te voir ; nous n'avons pas eu une minute ensemble depuis que je suis arrivé.

BASTIEN.

Ah ça , écoute, Antoine , les soldats qui reviennent de l'armée n'ont pas ordinairement le gousset bien garni ; si tu n'as pas d'argent , en voilà , prends. (*Il lui offre sa bourse.*)

ANTOINE.

Je te remercie , j'en ai encore ; je n'ai pas tout dépensé. Et puis est-ce que le prêt et la masse noire ne sont pas là ?

BASTIEN.

Vrai ?

ANTOINE.

Eh ! tu sais bien , mon cher Bastien , qu'entre frères qui s'aiment comme nous on ne se gêne pas.

*Air du vaudeville du Passe-partout.*

Remplis tous deux d'une tendresse extrême ,  
Ayant toujours notre amour pour soutien ,  
Nul intérêt , l'avarice elle-même ,  
N'ont jamais dit : c'est le mien , c'est le tien.

Tout est commun entre vrais et bons frères,  
Honneur, plaisirs, argent, vœux, amitié,  
Et de tout temps leurs cœurs, francs et sincères,  
N'ont calculé ni compté par moitié. (*bis.*)

BASTIEN.

Que tu es heureux de revenir de l'armée! et combien j'envie ton sort! (*Il passe la main sur la croix d'Antoine.*)

ANTOINE.

Il faut espérer que tu auras ton tour, mon cher Bastien.

BASTIEN.

Oui, mais on dit que nous n'aurons plus de guerre.

ANTOINE.

Oh! cela pourra bien être, car, d'après la leçon que nous venons de donner aux ennemis de la France, je ne crois pas qu'ils aient envie de recommencer sitôt.

BASTIEN.

Ça m'taquine d'être toujours au labour.

*Air : Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

J'aurais voulu, laissant là ma charrue,  
Aller aussi me battre pour l'état,  
Afin qu'étant, comm' toi, toujours en vue,  
On m'eût cité, quoique simple soldat.  
J'aurais voulu, pour la France chérie,  
Ainsi que toi revenir triomphant.

ANTOINE, lui prenant la main,

Va, le Français qui nourrit sa patrie

Vaut, à mes yeux, celui qui la défend. (*bis.*)

BASTIEN.

Ce n' sont pas des raisons.

ANTOINE.

Ce ne sont pas des raisons? consulte ceux qui restent dans leurs foyers; tu verras s'ils ne sont pas de mon avis. Mais j'aperçois Grégoire qui me fait des signes; que peut-il me vouloir?

BASTIEN.

Tu vas le savoir, car je te laisse seul avec lui. (*Il sort.*)

ANTOINE (*à part.*)

Allons, c'est ici que je donne mes audiences particulières; continuons d'y rester jusqu'au moment de la fête dont ils m'ont parlé, et avec laquelle ils veulent me surprendre.

SCÈNE X.

ANTOINE, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE (*en chancelant.*)

Enfin, je te trouve seul, cher Antoine.

ANTOINE.

Ah ! te voilà, Grégoire ; viens donc un peu ici que je te redresse ; tu vas de travers.

GRÉGOIRE.

Moi de travers ; ah ! par exemple, tu me connais bien.

ANTOINE.

Non, tu diras que tu n'es pas gris.

GRÉGOIRE.

Moi gris !... (*il rit.*) Ah ! ah ! ah ! ah ! tu me la donnes bonne ! Comment veux-tu que je sois gris ? je n'ai bu que du vin rouge.

ANTOINE (*riant.*)

Ah ! ah ! ah ! ah !

GREGOIRE.

Ah ça, dis donc, en parlant d'ça, nous allons avoir trois fêtes.

ANTOINE.

Comment ?

GREGOIRE.

D'abord, primo et d'une, la fête de la paix ; deuzo secondement, la fête de ton retour ; troissio, celle de ton mariage avec Thérèse... C'est un joli brin de fille, et tu dois bien l'aimer.

ANTOINE.

*Air : C'est bien le plus joli corsage.*

J'aime Thérèse à la folie,  
Mon ami, j' te l' dis sans détour ;  
Je donnerais plutôt ma vie,  
Que de r'noncer à mon amour ;  
Et j'ose assurer, sans médire,  
Qu' personne n' l'aime autant que moi.  
Enfin, Grégoire, c'est tout dire. (*bis.*)  
J'aime Thérèse autant qu' mon Roi. (*ter.*)

GRÉGOIRE.

Autant qu' ton Roi ! Qu'est-ce que tu dis ? qu'est-ce que tu dis ?



*Même air.*

Comm' bon buveur, bon royaliste,  
Je suis noté dans not' endroit,  
Et j' suis porté sur plus d'un' liste  
Pour avoir toujours marché droit.  
Jamais devant une bouteille  
Je n'ons reculé, jarnigoi;  
J'aime beaucoup l' jus de la treille;  
Mais j'aime encor bien mieux mon Roi.

ANTOINE.

Allons, je vois que tu es toujours le même.

GREGOIRE.

Oui, et c' que j' te dis en ce moment, tu peux y compter.

ANTOINE.

Je comprends, *in vino veritas.*

GREGOIRE.

Comme tu dis fort bien, *in verito vinas;* mais dans tout ceci, vois-tu, il y a quelque chose qui me chiffonne.

ANTOINE.

Qu'est-ce donc qui peut t'inquiéter dans un jour comme celui-ci?

GREGOIRE.

C'est précisément parce que c'est un jour ccmmme celui-ci.

ANTOINE.

Parles, que veux-tu dire?

GREGOIRE.

Je veux dire...., je veux dire que ton père, le maire, est trop prodigue en nous faisant célébrer aujourd'hui trois fêtes à la fois.

ANTOINE.

Où veux-tu en venir?

GRÉGOIRE.

Tiens, je veux en venir à te dire une chose toute simple, c'est que, avec un peu plus d'économie dans les dépenses, on aurait pu fêter ton arrivée aujourd'hui. C'est bien, on boit, on danse, on s'amuse, on va se coucher; demain ta noce, c'est encore mieux, on redanse, on se ramuse, on remange, on reboit, et on reva se recoucher : et puis, le lendemain du mariage, on célèbre la paix, et ça aurait fait, vois-tu, une succession de fêtes capables de nous tenir le cœur, la tête et l'estomac en haleine pendant trois jours consécutifs.

ANTOINE.

C'est fort bien arrangé, commça ; il est dommage que tu n'aies pas pu être nommé ordonnateur des fêtes de la commune.

GRÉGOIRE.

Oh ! ben oui , l'ordonnateur ; parce que je n'aime qu'à boire , on dit que je suis un ivrogne.... Je te l'demande. (*Il se penche un peu sur Antoine qui le retient.*) Mais, à propos de ça , j' pense à une chose.

ANTOINE.

A quoi donc ?

GREGOIRE.

Je pense que quand toutes ces fêtes seront passées , je n'aurai plus aucune occasion de gaité , parce que j'avons contracté l'habitude de boire à chaqu' victoire remportée par l'armée française , et que maintenant n'y n'y..... tu m'entends ?

ANTOINE.

Eh bien , mon cher ,

*Air : En guerre , en aventure.*

Tu boiras à l'industrie,  
Tu boiras à ses progrès ,  
Tu boiras à la patrie ,  
A nos artistes français ;  
Tu boiras aux fils de France !  
Seul espoir de nos vieux jours ;  
A leurs traits de bienfaisance !  
Ainsi tu boiras toujours. (*bis.*)

GREGOIRE , comptant sur ses doigts.

Voyons , récapitulons : à l'industrie , à ses progrès , à la patrie , aux artistes français , aux princes , aux enfans de France ; c'est bien ! — Et puis il en viendra d'autres. — Ah ! tu ne sais pas une chose ?

ANTOINE.

Quoi donc ?

GREGOIRE.

Tu ne devines pas ? — Tu sais ben que je suis jardinier de Monseigneur ?

ANTOINE.

Oui ; après ?

GREGOIRE.

Et bien , mon cher ami , je vais monter en grade ; je vais être nommé vigneron de la ferme du château.

ANTOINE.

Où tu es déjà ?

GRÉGOIRE.

Oui ; mais je ne suis pas en pied. (*Il chancelle*).

Air : *Dans la paix et l'innocence.*

Du seigneur j' taille et j'arrose  
Et la vigne et le jardin ;  
Tantôt j' cultive une rose,  
Tantôt j' fais pousser l' raisin.  
D' moi ces deux emplois sont dignes,  
Mais j'aim' mieux, comme buveur,  
Etre toujours dans les vignes,  
Dans les vignes du seigneur. (*bis.*)

ANTOINE.

C'est ce que je te souhaite.

## SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, BASTIEN, *accourant.*

BASTIEN.

Voici tout le monde, les tambours, les fifres, la garde nationale, les jeunes filles et les garçons en dansant!..... Notre père à la tête.

GRÉGOIRE à Bastien.

Qu'est-ce que tu dis donc, notre père ? Dis donc notre maire,

ANTOINE.

Courons au-devant d'eux.

## SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, JEAN-LOUIS, THÉRÈSE, *suiuis de tous les villageois ; grand appareil de fête. Les jeunes filles ont des branches de laurier et d'olivier à la main, l'une d'elles tient une couronne.*

CHOEUR.

Air : *Vaudeville d'une Visite à Saint-Cyr.*

Chantons, amis, chantons la France ;  
Chantons les douceurs de la paix ;  
Prouvons notre reconnaissance  
A ce héros dont la vaillance  
Vient de s'illustrer à jamais.

JEAN-LOUIS.

Lorsque sa main tutélaire  
Répand partout des bienfaits,

Dans ce prince qu'il révère  
Chaque soldat voit un père.  
Est-il un sort plus prospère  
Pour l'honneur du nom français ?

CHOEUR.

Chantons amis, etc.

TOUS offrent leurs branches de lauriers à Antoine; une jeune fille  
lui présente une couronne.

Vive Antoine!

ANTOINE.

Mes amis, je suis sensible à votre hommage, mais permettez-  
moi de partager les lauriers que vous m'offrez avec mon res-  
pectable père; c'est lui qui m'a guidé dans la carrière de l'hon-  
neur, et à qui je dois cette récompense. (*Il montre sa croix*).

JEAN-LOUIS.

Viens, mon fils, viens sur mon cœur! mes larmes m'empê-  
chent de te répondre autrement. (*Il presse Antoine dans ses bras.*)

TOUS.

Vive la paix! vive le Roi! vive la France!

JEAN-LOUIS.

Eh! mes chers amis, n'est-ce pas la même chose?

ANTOINE.

Mon père a raison, et comme on l'a dit cent fois.

*Air du verre.*

Du Roi les Français ont l'amour,  
Et ce peuple, qui le révère,  
Invoke le ciel à son tour  
Pour qu'il conserve un si bon père :  
L'un et l'autre n'ont qu'une loi,  
Qu'un vœu, qu'une même espérance.  
La France dit : Vive le Roi !  
Et le Roi dit : Vive la France !

GRÉGOIRE à Antoine.

Je t'adresserais bien aussi un compliment, moi! parce que  
vois-tu, en pareille circonstance je m'en mêle... je m'en mêle.

THÉRÈSE, malignement.

Il veut dire qu'il s'embrouille.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

BASTIEN.

Ainsi donc, mon père, voici l'Espagne en paix, grâce à la  
valeur française.

JEAN-LOUIS.

Oui, mon ami.

*Air de Lantari.*

L'Espagne à la France est unie,  
Et l'on peut dir' de bonne foi,  
Qu'à nos méd'cins ell' doit la vie,  
Qu'à nos soldats ell' doit son roi. (bis.)  
Partout les succès de nos armes  
Ont embelli son avenir.  
Si l'Espagnol verse encore des larmes,  
Ce sont des larmes de plaisir.

GRÉGOIRE.

C'est vrai, les Espagnols sont ben dans la joie! si nous bu-  
vions à leur santé!

JEAN-LOUIS.

Tout à l'heure.

GRÉGOIRE.

A la bonne heure.

JEAN-LOUIS.

Avant d'aller plus loin, il faut que j'acquitte la dette de la  
reconnaissance et de l'amour, en unissant Antoine à Thérèse.

TOUS.

Vive Antoine! vive Thérèse!

Reprise du CHOEUR.

Chantons, amis, chantons la France, etc.

GRÉGOIRE.

A présent, et en attendant la noce, un' petite ronde. Allons  
en place, vous autres, ça nous fera avoir soif.

JEAN-LOUIS.

Je vais commencer, quoique ma jambe ne soit guère propre  
à la danse.

*Air : De la ronde de la Ferme et le Château.*

Ivre de joie et de tendresse,  
Ah! morbleu, quel plaisir pour moi  
De voir, dans l'époux de ma nièce,  
Un jeune héros comme toi,  
Qui toujours servit bien son Roi!

Tu seras heureux , je l'espère ,  
 Et si le destin te rend père ,  
 Tes enfans , sous de douces lois ,  
 Bénissant l' trône héréditaire ,  
 Vivront tranquilles sous leurs toits } *En chœur*  
 Comme l'on vivait autrefois. } *et dansant.*

#### BASTIEN.

Sans connaître l'art de la guerre,  
 Nous saurions braver l'ennemi,  
 Et ne point rester en arrière,  
 S'il fallait, d'un bras affermi,  
 Défendre le jeune Henri.  
 Avancant, malgré la mitraille,  
 Quoiqu'enfans, dans une bataille,  
 Nous prouverions tout à la fois  
 Que l'on peut, sans avoir la taille,  
 Se signaler, par des exploits,  
 Aujourd'hui tout comme autrefois.

#### ANTOINE.

Pour prendre un cœur, des citadelles,  
 Unissant l'amour au devoir,  
 Le Français marche auprès des belles,  
 Ainsi qu'au feu, sans s'émouvoir,  
 Avec une ardeur qu'il faut voir.  
 Le ciel comble son espérance,  
 S'il peut, en vrai soldat de France,  
 Imitant Bayard et Dunois,  
 Dont on admira la vaillance,  
 Mourir en défendant ses Rois,  
 Que l'on chérit comme autrefois.

#### GREGOIRE.

Buvons au plus joyeux délire,  
 Buvons à tous nos vrais amis;  
 Buvons au jour qui nous inspire,  
 Buvons à la paix, à Louis;  
 Buvons à nos princes chéris.  
 Plus de discorde, plus de haine,  
 Que le plaisir seul nous entraîne;  
 Sablant Mâcon, Bordeaux, Arbois,  
 A nos guerriers, leur capitaine,  
 Buvons jusqu'à perdre la voix,  
 Comme l'on buvait autrefois.

( 23 )

**THÉRÈSE** au public.

Admirateur du vrai courage,  
Et ne consultant que son cœur,  
Pour mériter votre suffrage,  
En ce jour, Messieurs, notre auteur,  
Choisit un beau trait de valeur.  
De tous temps aimant la vaillance,  
D'accord en cette circonstance,  
A nos chants mêlez votre voix,  
Car pour la gloire de la France,  
Les Français d'aujourd'hui, je crois,  
Valent bien tous ceux d'autrefois.

**FIN.**

---

**DE L'IMPRIMERIE DE CARPENTIER-MÉRICOURT,**  
Rue de Grenelle-Saint-Honoré, n. 59.